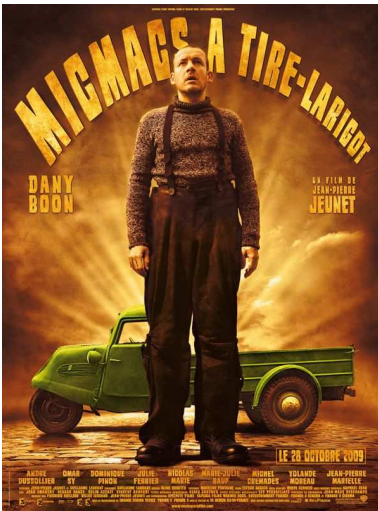


"ECRAN ECLAIR"
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs taquins, sagaces ou réceptifs des matins jolis coeurs, fugaces et récréatifs.
Le ruban blanc éclairait d'odieuses manigances ourdies dans un village allemand par un désir de châtement, également à l'oeuvre dans *Micmacs à tire-larigot*, déjà de sortie.



Lunaire et affable, **Bazil** a perdu son père trente ans plus tôt, après que l'infortuné eut sauté sur une mine antipersonnel enfouie dans les sables de l'Ouest saharien. Un malheur n'arrivant jamais seul, quelque duel nocturne entre deux individus funestes lui vaut de recevoir accidentellement une balle dans la tête. Il survivra à cette blessure inopinée mais le projectile, que les médecins n'ont pu extraire, risque de causer sa perte à chaque instant. Bientôt sans domicile, le miraculé trouve refuge auprès d'une communauté de pittoresques chiffonniers. Ceux-ci vont par ailleurs l'aider à réaliser un ambitieux projet : punir les deux compagnies d'armement à l'origine de ses tourments. Notre inventif **Don Quichotte** parviendra-t-il à satisfaire ses vengeurs dessinés ou finira-t-il jeté en pâture à ses adversaires, durant le fabuleux festin d'athlétiques moulins ?

Après *Delicatessen*, *La cité des enfants perdus* ou encore *Un long dimanche de fiançailles*, le sixième long métrage de **Jean-Pierre Jeunet** ouvre son carnet de balles et lance ses héros dans une sarabande élançante, entre missiles dominici, mauvaises mines et tristes cibles. Que l'on ne s'abuse pas toutefois : son artillerie n'est jamais lourde, en raison d'un ton à la goguenardise anisée et d'une réalisation apte à réunir dynamique drolatique et pittoresque funambulesque. A cet égard, sa vision d'un Paris révolu, en quête d'une poésie saugrenue avec décors biscornus, distille un charme diffus. Y évoluent des interprètes en état de frasques, parmi lesquels **Jean-Pierre Marielle**, au panache gaillard et bravache, **Danny Boon**, chaleureux et judicieux en Pierrot un pied dans la bombe et **André Dussolier**, qui campe avec une cocasserie corsée un odieux montreur de baïonnettes. Ajoutons qu'une pareille fiction fourmille d'inventions, rythmée par le tic-tac d'un bric-à-brac élastique et patraque.

Patatras ! L'ensemble a hélas tendance à mettre la parure avant les boeufs. Les détails esthétiques et les éclats sarcastiques ne sauraient en effet tenir lieu d'histoire. Or, la trame affiche une alarmante minceur, limitée à l'assouvissement d'une vengeance bien linéaire. Dans le même ordre d'idées, les différents protagonistes se réduisent à des silhouettes sympathiques et bigarrées mais exemptes de tout contraste.

De plus, le récit pâtit d'un manichéisme effréné (retentissent alors les allègres arpèges empruntés à la chanson *Les gentils, les méchants* de **Michel Fugain**, qui cadencait le troisième film réalisé et interprété par **Pierre Richard**, *Je ne sais rien mais je dirai tout...* déjà hostile aux fabricants d'arsenaux) comme si, pour fustiger les vendeurs de morts, le metteur en scène se sentait obligé de procéder par images d'épithètes. Le scénario, à cet égard, souffre d'in vraisemblance caractérisée et de candeur chronique. Enfin, ses ambitions dénonciatrices s'émoussent à force d'exubérance et d'ingénuité.

Interrogeons à présent un spécialiste des engins destructeurs, le maréchal **de Tassigny**. « (voix distinguée) Ecoutez, les marchands de massacres apparaissent ici dans toute leur avidité

insatiable et leur fanatisme étriqué, à la fois **Dracula** et rats de culasse. Et d'apparaître comme une vermine belliciste, à armes et gale. Dommage que prévale en la circonstance un regard si naïf... ».

- Celui de l'enfance, **De Lattre**.

Elaboré quoique évaporé, mi-familier, mi-fabriqué, composite et conformiste, créatif, sédatif mais schématique, *Micmacs à tire-larigot* obtient un treize trois quarts. Certes, un tel spectacle, pour tous publics, ne manque ni de style, comme en témoignent ses couleurs boisées, ni d'humour, mais de densité. De plus, son goût pour l'ornement et son sens de la démesure, illustré notamment par l'homme-canon, réjouissent l'oeil mais peinent à habiller des enjeux dramatiques fort dénudés. Une plastique d'un savant éclectisme et un entrain chafouin l'emportent néanmoins. La primauté accordée à la singularité séduit du reste, même si elle phagocyte le conte. Sous cette égide atypique, le plantureux souper où l'on déguste les fauves se transforme dès lors en conflit de cas rares...

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.